

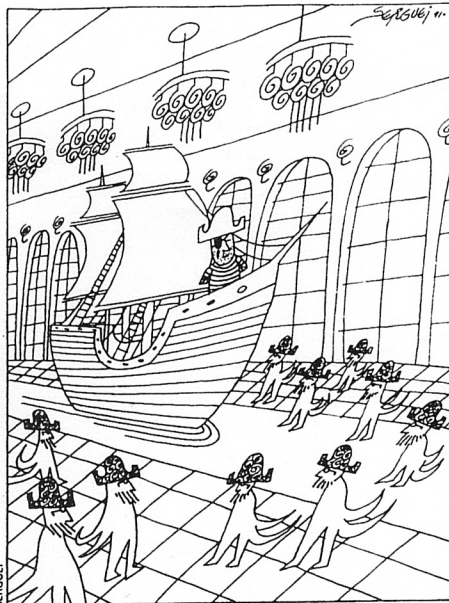
TOUTES les jolies phrases qui vont disparaître tout à l'heure n'illustrent pas au même degré ce que Victor Hugo, surréaliste dans l'hyperbole, nommait « l'intelligible dans le ténébreux » (*Les Misérables*). Au moins il conviendra d'ouvrir l'œil et de distinguer, comme Victor Hugo lui-même, l'argot qui pleure et l'argot qui rit. S'il n'est pas utile de mettre la police sur les dents à tout bout de champ, rien n'oblige à siffler « Vive les escarpes et vive les grinches » (d'Aristide Bruant) à chaque coin de rue ; à chaque mauvais coup. Les échantillons futurs visent donc à rassurer les cramoisis autant qu'à inquiéter les jobards.

Quelques conseils avant de gagner le large. Pour atteindre l'intelligible, nous disposons maintenant de deux excellents guides : le *Dictionnaire du français non conventionnel* (1) et le *Dictionnaire de l'argot* (2). En même temps, la linguistique et l'Université s'ouvrent enfin à la vie active, comme on dit et comme le montrent les deux derniers numéros de *Langages* (3) et de *Langue française* (4), consacrés aux « javanais » et aux « parures argotiques ». Enfin pour les stages dans le milieu et dans les marges (on évitera, malgré *Langages*, le syntagme « le milieu marginal », qui témoigne encore d'une certaine gaucherie), nous recommandons vivement l'indispensable *Méthode à Mimile*, à nouveau disponible avec les illustrations de Trez (5), utiles aussi pour apprendre à joindre les gestes à la parole.

Tous ces ouvrages arrivent à point nommé. Il suffit de lire ce constat, formulé avec le détachement chaleureux requis dans le discours universitaire : « Si le verlan continue d'être parlé parce qu'il est convenu d'appeler la pègre, il a fait une percée remarquable jusque dans les grands lycées parisiens, en passant par les cités, les bandes de petits délinquants et les collégiens. » (*Langages*, mars 1991). On se réjouit sans réserve des progrès accomplis dans les lycées et collèges quand sont énumérés un

LA VIE DU LANGAGE

par Denis Slakta



SERGE GROUSSIN

Argot qui pleure argot qui rit

peu plus bas quelques « domaines d'application » : le sexe, la drogue, la bagarre et le vol.

Avant de plonger dans les ténèbres, il faut encore rappeler, par simple honnêteté et au risque de faire reculer les plus résolus, l'avertissement solennel de la fondatrice du Centre d'argotologie en préface au *Dictionnaire de l'argot* : « On entre dans un monde sans jus de fruits. (...) Le biberon, en argot, contient une boisson alcoolisée, et biberonner, c'est s'enivrer. » Et godailler, ou goudailler, signifie d'abord « se disperser en beuveries ». D'après Jacques Cellard et Alain Rey, super aussi pour les étymologies.

Et, sans doute pour consoler les Telvits (verlan de *Vittel*), ils introduisent *Frifri* (sexe féminin) avec une rare délicatesse : « Contemporain. On peut penser à une convergence de frou-frou ; de mimi (chatte) pour la voyelle et le caractère hypocoristique ; et peut-être de l'initiale redoublée de fristé (la toison pubienne). Paraît se diffuser rapidement. L'abus raisonnable ne semble pas dangereux. »

ON sait que le verlan, ou langue à l'envers, est un procédé assez simple de déformation, pratiqué depuis le seizième siècle selon Jean-Paul Colin qui cite *Bourbon/Bonbour*. Pour égarer, les syllabes s'inversent, bouleversant la linéarité des séquences sonores : *taper* devient *péta* ; *doper*, *pédo* ; *Julot*, *Loju*, etc. Voilà un exemple d'une certaine vraisemblance : *Un loju de Lyneuil a pédo son liban ; il s'est fait péta sur les merguez par Seuracha. Et en route vers le Bonga !* Les règles sont énoncées dans *Langages*, avec une provision à conserver. Il est toujours possible de transgresser une règle au nom d'un intérêt supérieur, qu'il s'agisse d'oreille ou d'information : *corrida* donne *rikado* et non *dariko*, par peur de *haricots* ; d'autres préfèrent la variante *léancul* à *culéan*, « parce que la syllabe porteuse de sens est mise en relief en fin de mot ».

Supposons qu'un mauvais plaisant entende « verlaniser » le nom du président. Bête et discipliné, il obtiendra un plat *Rantermi*. Mais, pour faire enrager le rival *Racchi*, qui du coup fleurit bon l'ail, il prononcera comme Bis la dernière syllabe qui portera le sens : *RanimitER*. Et le tour est joué.

Passons plus vite sur le javanais, né aux environs de 1850 et que nous avons tous pratiqué pour le plaisir du jeu et de la virtuosité ; sans envie particulière de trueder la voisine. La

manière plus subtile encore. Il faut lire d'une traite le livre, réédité en 1989 (6), de Marcel Schwob et de Georges Guyssé qui ont suivi avec profit les cours de Bréal et de Saussure : « Le procédé consiste à remplacer la première lettre d'un mot par l, à la rejeter à la fin du mot et à la faire suivre d'un suffixe » ; le plus souvent ce sera -ème ; mais aussi -ique ; -ogue ; -uche ; -atte ou -é, l'oreille, la prudence et l'usure servant à orienter le choix. *Boucher* donne *loucherbem* ; mais le *patron* se cache en *latronpuche* ou *latronpette* quand « une lamé fait lièche » ; ce qui ne serait pas très courtois dans l'ex-français des lycées et des collèges.

Marcel Schwob formule alors une des règles qui dirigent les déformations argotiques : la mobilité des suffixes. Que l'on songe à *Mécol*, à *Mésique* ; à *Ménilmuche* ; ou à -go (ou got) dans *argot*, *Sergot*, *méridigot*, *parigot*. Rien n'interdit de mêler verlan, *loucherbem* et suffixe d'argot, par souci de cohérence ou pour égarer « un max » : *Ceux de Neuilmuche, lousté vers le Bonga ! C'est bongo*. On passe bien de *fou* à *louf*, puis à *louftingue* ; et à *loujoufe*, entré dans le français vulgaire.

A la mobilité des suffixes s'ajoute, d'après Marcel Schwob, la dérivation synonymique, support de la prolifération métaphorique. Ainsi, par changement de suffixe, *marmite* (la prostituée qui fait vivre) donne *marmotte* ; et, par dérivation synonymique, on obtient *laupé*. Si bien que l'argot se caractérise aussi « par une pluie de synonymes » qui s'usent, se substituent ou s'accroissent. Un panier de fruits peut alors engendrer un séduisant *Arcimboldo* des barrières : *Avec une banane sur le citron, le mec qui ramenait sa fraise en a pris plein la poire*.

POUR autant, il serait injuste de considérer tout énoncé technique comme le support d'une métaphore occulte. Si *Dédé* raconte qu'il a embrassé *Fanny* et que *Bébert* a mis deux points dans la passe, les épouses respectives auront à cœur de consoler *Dédé* et d'applaudir *Bébert*. Ces dames aussi liront avec plaisir le petit livre, documenté, de Jean Pellet : *Le Jeu de boules lyonnais et son vocabulaire* (7), où l'on voit enfin que *biberon* désigne « la boule et le but collés ».

A quoi peut servir l'argot, si l'envie manque de « faire praxo » ou ministre ? Céline répondait, pour la littérature (8) : « L'argot a son rôle, oui !... certes !... l'histoire de tous les piments !... y en a pas ?... votre brouet est con !... y en a trop ?... encore plus con !... Il y faut un tact !... » Et de l'oreille aussi, pour la musique. Quant au reste, c'est vraiment « *Poullope, drope ! artagada nouille !* »

– av. ou par « infixation reduplicative ». Dans *Langages*, on rencontre un délicieux exemple de 1856, sous forme d'injure : « *Vaviaveux mavuflave !* »

Il est clair que cette masse « sonne mieux » que *vieux mufle !* Et, de fait, la « musique » impose souvent des choix, que rien d'autre ne justifie. Dans un poème, « *Dauphin* » (1885), Germain Nouveau chante comment l'insusable *Maquereau* a chassé *Dos vert*. *Dos fin* ou *Dauphin* : « *Oui, ça ne fait bondir personne ; / dauphin c'est mou, c'est ennuyeux, / tandis que Maquereau ! ça sonne ! / délectément, ça sonne mieux !* » On se demande pourquoi tant de grammairiens « français conventionnel » feignent d'ignorer que la musique aussi peut changer les règles.

Le *loucherbem* des bouchers illustre ce point, d'une manière plus subtile encore. Il faut lire d'une traite le livre, réédité en 1989 (6), de Marcel Schwob et de Georges Guyssé qui ont suivi avec profit les cours de Bréal et de Saussure : « Le procédé consiste à remplacer la première lettre d'un mot par l, à la rejeter à la fin du mot et à la faire suivre d'un suffixe » ; le plus souvent ce sera -ème ; mais aussi -ique ; -ogue ; -uche ; -atte ou -é, l'oreille, la prudence et l'usure servant à orienter le choix. *Boucher* donne *loucherbem* ; mais le *patron* se cache en *latronpuche* ou *latronpette* quand « une lamé fait lièche » ; ce qui ne serait pas très courtois dans l'ex-français des lycées et des collèges.

Marcel Schwob formule alors une des règles qui dirigent les déformations argotiques : la mobilité des suffixes. Que l'on songe à *Mécol*, à *Mésique* ; à *Ménilmuche* ; ou à -go (ou got) dans *argot*, *Sergot*, *méridigot*, *parigot*. Rien n'interdit de mêler verlan, *loucherbem* et suffixe d'argot, par souci de cohérence ou pour égarer « un max » : *Ceux de Neuilmuche, lousté vers le Bonga ! C'est bongo*. On passe bien de *fou* à *louf*, puis à *louftingue* ; et à *loujoufe*, entré dans le français vulgaire.

A la mobilité des suffixes s'ajoute, d'après Marcel Schwob, la dérivation synonymique, support de la prolifération métaphorique. Ainsi, par changement de suffixe, *marmite* (la prostituée qui fait vivre) donne *marmotte* ; et, par dérivation synonymique, on obtient *laupé*. Si bien que l'argot se caractérise aussi « par une pluie de synonymes » qui s'usent, se substituent ou s'accroissent. Un panier de fruits peut alors engendrer un séduisant *Arcimboldo* des barrières : *Avec une banane sur le citron, le mec qui ramenait sa fraise en a pris plein la poire*.

POUR autant, il serait injuste de considérer tout énoncé technique comme le support d'une métaphore occulte. Si *Dédé* raconte qu'il a embrassé *Fanny* et que *Bébert* a mis deux points dans la passe, les épouses respectives auront à cœur de consoler *Dédé* et d'applaudir *Bébert*. Ces dames aussi liront avec plaisir le petit livre, documenté, de Jean Pellet : *Le Jeu de boules lyonnais et son vocabulaire* (7), où l'on voit enfin que *biberon* désigne « la boule et le but collés ».

A quoi peut servir l'argot, si l'envie manque de « faire praxo » ou ministre ? Céline répondait, pour la littérature (8) : « L'argot a son rôle, oui !... certes !... l'histoire de tous les piments !... y en a pas ?... votre brouet est con !... y en a trop ?... encore plus con !... Il y faut un tact !... » Et de l'oreille aussi, pour la musique. Quant au reste, c'est vraiment « *Poullope, drope ! artagada nouille !* »

(1) Jacques Cellard et Alain Rey, *Dictionnaire du français non conventionnel* (Hachette, 1991, 230 F (jusqu'au 31 décembre)).

(2) Jean-Paul Colin, *Dictionnaire de l'argot* (Larousse, 1990).

(3) *Langages* 101, mars 1991. « Les javanais », par Marc Plénet, Larousse, 85 F.

(4) *Langue française* 90, mai 1991. « Parures argotiques », Denise François Geiger, Jean-Pierre Goudailler, Larousse, 75 F.

(5) Alphonse Boudard, Luc Etienne, *la Méthode à Mimile*, Pré-aux-Cleres, 1990, 320 p.

(6) Marcel Schwob, *Etude sur l'argot et le Jargon de la Coquille*, Ed. Allia, 160 p.

(7) Jean Pellet, *Le Jeu de boules lyonnais et son vocabulaire*, Editions Honnerton, 1991, 65 F.

(8) Louis-Ferdinand Céline, *Entretiens avec le professeur Y*, Gallimard, Paris.

LE MONDE

Vendredi 5 juillet 1991

X